CRITIQUE, opéra. VENISE, Teatro La Fenice, le 20 nov 2026. GIORDANO : Fedora. M. Agresta, V. Constanzo, S. Piazzolla… Hugo De Ana / Donato Renzetti

La Fenice, écrin vénitien par excellence, a choisi d'ouvrir sa saison avec un titre rare, _Fedora_ d'Umberto Giordano, absent de ses murs depuis près de soixante ans. Le résultat s'avère triomphal, emporté par la fougue d'une production somptueuse et la battue d'un chef qui connaît la partition sur le bout des doigts. Seul un léger nuage vient ternir ce ciel presque parfait : la prestation vocale de Vincenzo Costanzo, dans le rôle de Loris, dont le ramage n'a pas toujours été à la hauteur du plumage…

Hugo De Ana, qui signe ici la mise en scène, les décors et les costumes, est de ces artistes qui savent que le théâtre lyrique est d'abord un spectacle total. Loin des provocations stériles, il propose une lecture traditionnelle mais d'une superbe intelligence, restituant toute la chair du drame de Sardou. Ses décors sont un festival d'élégance : un salon pétersbourgeois noyé dans les ors et les boiseries, un salon parisien virant au cramoisi somptueux, une villégiature suisse baignée d'une lumière crépusculaire. Chaque tableau est un régal pour l'œil, servi par des costumes d'une richesse inouïe qui semblent tout droit sortis des ateliers d'un grand

couturier.

Mais la grande idée de De Ana est ailleurs. Pour dynamiter cette mécanique théâtrale un peu statique, il a recours à des projections vidéo, savamment intégrées, qui instillent un suspense quasi cinématographique. Ces séquences, parfois rehaussées d'intelligence artificielle, fonctionnent comme un prologue filmique à chaque acte, donnant à ce drame de passion et de vengeance des airs de thriller hitchcockien. Ce dialogue constant entre la scène et l'image confère à l'ensemble une fluidité et une modernité bienvenues, sans jamais trahir l'esprit de Giordano. C'est un travail de haute couture théâtrale, où le faste ne sacrifie jamais la tension dramatique.



Dans la fosse, on sent un Donato Renzetti qui vit cette partition comme une véritable bande-son de film, avec ses accélérations soudaines, ses silences suspendus et ses explosions orchestrales. L'Orchestre de la Fenice déploie une palette de couleurs somptueuses, du velours des cordes aux cuivres les plus mordants. Renzetti sait aussi se faire discret lorsque la scène l'exige, laissant toute la place au

verbe et au drame. Son *Intermezzo*, en particulier, est un moment de grâce suspendue, d'une grande élégance, avant que la machine ne reparte de plus belle. C'est une lecture qui ne laisse aucun répit, et c'est précisément ce que l'on attend d'un tel ouvrage.

La distribution vocale est le point d'orgue de cette soirée, et il faut saluer une équipe de chanteurs-acteurs d'un superbe niveau rare. **Maria Agresta** est, tout simplement, une Fedora d'exception. Elle incarne la princesse avec une intensité dramatique folle, passant de la fierté blessée à la passion la plus dévorante, puis au remords le plus déchirant. Sa voix est d'une richesse exceptionnelle : un timbre lumineux, des graves profonds et charnus, des aigus d'une clarté et d'une sûreté impressionnantes. Chaque phrase est sculptée, chaque intention est juste. Elle domine la scène de son charisme et de son art du chant, faisant de cette héroïne un personnage d'une complexité et d'une humanité bouleversantes.

À ses côtés, **Ekaterina Bakanova** est une Comtesse Olga pétillante et espiègle, apportant une bouffée de légèreté bienvenue dans ce drame. Sa voix, d'une grande souplesse, se joue des vocalises avec une aisance désarmante. **Simone Piazzola**, en diplomate De Siriex, fait montre d'une autorité naturelle et d'un timbre chaleureux et bien projeté. Le reste de la troupe, des rôles secondaires aux membres du chœur (remarquablement préparé), fait preuve d'une cohésion et d'un engagement de tous les instants.



Et puis il y a **Vincenzo Costanzo**. Il faut séparer ici le plumage du ramage. Le ténor napolitain possède indéniablement une présence scénique magnétique. Il campe un Comte Loris Ipanov fier, passionné et finalement déchiré, dont la stature et l'engagement physique forcent le respect. Cependant, sur le plan strictement vocal, la soirée a révélé des fragilités, et l'on a pu déceler, par moments, des problèmes de justesse, des attaques imprécises et une ligne de chant qui manquait parfois de fermeté. Plus problématique encore, les aigus, pourtant essentiels dans un rôle écrit pour la légendaire vaillance d'un Caruso, sont apparus négociés avec une certaine tension, perdant de leur éclat et de leur assurance. L'émission, généreuse dans le médium, semblait se durcir et se fatiguer dans les sommets de la tessiture. On aurait aimé que la vaillance du geste scénique se traduise par une vaillance vocale sans faille. Le contraste avec la perfection d'une Maria Agresta n'en a été que plus palpable. C'est d'autant plus dommage que le reste de la production est d'un niveau admirable.

Le public, conquis, a réservé à l'équipe un accueil triomphal, avec des rappels nourris qui ont duré de longues minutes. On

ne peut que souhaiter que ce chef-d’œuvre de Giordano, trop longtemps oublié, retrouve grâce à des productions de cette trempe une place durable au répertoire.

CRITIQUE, opéra. VENISE, Teatro La Fenice, le 20 nov 2026. GIORDANO : Fedora. M. Agresta, V. Constanzo, S. Piazzolla… Hugo De Ana / Donato Renzetti. Crédit photo (c)